

Même pas peur

De toute façon, il déteste les arts plastiques. La perspective, les couleurs, la composition, ce n'est pas pour lui. Si encore on pouvait taguer. Mais cette expression de l'art, personne ne la comprend, même pas cette prof que les autres trouvent branchée.

Et voilà qu'aujourd'hui, elle arrive avec une idée, qu'elle est certainement seule à juger géniale !

— Faites le portrait de votre père, de tête bien sûr ; il est interdit de s'inspirer d'une photo.

Comme si au bahut on se baladait avec la photo de son paternel !

— Ne cherchez pas la ressemblance, mais essayez de reproduire une expression particulière qui lui est familière. Ça peut être un dessin, une gouache ou un collage. Si vous préférez, vous pouvez le réaliser sous forme humoristique, par exemple une caricature. Toutes les techniques sont autorisées, même les tags.

Cette proposition est ouvertement lancée en direction de Pierre.

Il hausse les épaules sans répondre ; les mains dans les poches, il continue de regarder par la fenêtre.

Tiens ! Ils ont arrêté la grève, remarque-t-il. Une légère fumée blanche s'envole de la haute cheminée qui de loin domine la ville. Sa mère lui répète sans cesse que s'il ne travaille pas à l'école, il terminera comme simple manoeuvre. Alors il s'est déjà choisi son usine. Parfois, il sèche les cours et s'y rend pour voir la tête des ouvriers qui sortent. C'est ainsi qu'il a appris qu'ils étaient en grève.

— Arrête de rêver, tu vas encore te faire engueuler, son voisin le fait sursauter. En plus, ce n'est rien pour toi, deux coups de bombe et t'as fini, je t'ai bien vu à l'oeuvre derrière l'usine, ajoute-t-il avec un clin d'oeil complice.

Alors on a repéré mes tags, Pierre ne sait pas trop s'il doit être content ou pas. Il regarde la peinture entamée par son copain, une composition à la Picasso mélangeant des formes et des couleurs. Son problème n'est pas le choix du style, en effet il pourrait taguer. Mais son père, il ne le connaît pas. Il s'est inventé un père en primaire déjà, depuis à défaut de grandir à ses côtés, il le fait vieillir, changer de boulot, déménager... Aux dernières nouvelles, il habite le nord de Canada. Il lui est donc impossible de rendre visite à son fils en France. C'est Pierre qui le rejoindra un jour.

— Surtout ne dites rien à ma mère, fait-il promettre à quelques copains mis dans la confiance, elle mourrait de chagrin.

En attendant son départ, il se documente et lit tout ce qui de loin ou de près se rapporte à ce pays. D'ailleurs personne ne met en doute ses paroles. Son exposé sur le Canada lui a valu un dix-neuf en géo, un véritable exploit.

Aujourd'hui, il essaye de s'imaginer son père dans un long manteau de fourrure et une toque sur la tête. Ridicule !

— Alors Pierre, tu ne tagues pas ?

La prof, debout devant lui, sourit.

Par contradiction, rien que pour l'embêter, il se rebiffe. Il fouille au fond de son sac, sort une vieille boîte à cigares. Il l'ouvre avec un peu de difficulté, le couvercle est un peu rouillé, à l'intérieur des bâtons encore neufs se mélangent avec de tout petits bouts de pastels secs. Autrefois, c'était sa technique préférée, il l'a presque oubliée.

Il hésite un court instant, puis se saisit d'un bâton carré gris et esquisse quelques traits sur une feuille de canson marron.

Il n'a jamais aimé le papier blanc, ni pour écrire ni pour dessiner. La blancheur l'impressionne. D'habitude on craint le noir, Pierre, lui, a peur du blanc. Il ne porte jamais de vêtements blancs, il s'habille toujours en noir, persuadé qu'ainsi il passe mieux inaperçu. Pourtant, il voudrait un jour se confronter à la blancheur pour la vaincre. Même ses tags, il les fait sur les vieux murs et les clôtures, jamais sur des surfaces neuves ou blanches. Ce n'est pas par respect des autres ni par peur de représailles. C'est comme ça ; au fond, il ne cherche pas à se l'expliquer.

- - -

La tête, placée sur toute la surface de la feuille, prend forme. Le front est haut et dégagé, les cheveux noirs sont longs, légèrement bouclés, comme ceux de Pierre.

- - -

Avant, il dessinait des personnages dans leur cité, une sorte des BD. Il le faisait au fusain, au pastel ou encore à l'encre de Chine. Depuis la quatrième, la peinture en bombe a remplacé le crayon. Il sent bien qu'il n'a pas perdu la main. Il éprouve un réel plaisir à toucher les craies. Ce contact direct avec la matière qu'il peut manipuler, lui donne l'impression de bâtir quelque chose. Sans se poser des questions, il ne choisit instinctivement que trois pastels : un noir et deux gris.

La prof se tient juste derrière lui. Elle ne dit rien, découvre la face cachée de son élève, en est visiblement surprise. Elle se prive de tout commentaire de peur de l'effaroucher et s'éloigne à contrecœur.

Absorbé par son travail, il ne remarque pas que son voisin, a laissé pour compte "son Picasso" et ne quitte pas des yeux le pastel de son ami.

Les gestes de Pierre sont sûrs et habiles : par des petites touches, il dépose quelques taches qu'il estompe doucement avec les doigts, donnant petit à petit du volume au visage.

- - -

Les pommettes sont saillantes, une barbe mal rasée, certainement de deux, trois jours, vieillit le visage de l'homme et lui donne un air de troubadour.

- - -

La prof ne le quitte plus. Elle se tient à sa gauche, légèrement en arrière pour ne pas cacher la lumière. Les autres élèves travaillent dans un calme total, se font entre eux des signes en silence, conscients peut-être de la particularité du moment.

Pourquoi n'a-t-il pas dessiné les yeux, se demande la prof, totalement fascinée par ce visage qui naît progressivement sous les doigts de Pierre. Tous les autres élèves, sans exception, ont dessiné des yeux en premier. Lui seul a construit le portrait comme l'architecte construit son monument. Une masse d'abord. Puis il y greffe une innombrable multitude des traits, choisit parmi elles le bon trait, qu'il accentue aussitôt. Ainsi, il modèle la tête, plaçant le nez, la bouche, les oreilles. Seuls les yeux sont absents.

Pierre repousse brusquement le dessin inachevé.

— Je n'arrive pas, murmure-t-il désesparé.

Il pensait connaître son père, inventé il y a longtemps et dont il entretenait soigneusement l'image. Pour une fois son imagination est défaillante. Il se rend brusquement compte qu'il est très difficile d'interpréter une chimère. Il voudrait tant partager son rêve à travers ce visage. Il n'arrive pas et en souffre. Est-ce que l'oeuvre d'un peintre est le fruit d'une souffrance ou tout simplement le résultat d'une leçon bien apprise ? Il ne s'est jamais posé ce genre de questions en faisant des tags, alors pourquoi maintenant ?

Il fixe le portrait de son père. Les emplacements des yeux sont vides.

J'ai peur de ce vide comme j'ai peur du blanc, constate-t-il étonné.

Il s'adosse à sa chaise, en fermant les yeux, se détend peu à peu. Un léger sourire apparaît sur ses lèvres.

Il reprend un pastel et donne, par quelques petits traits, une moue un peu ironique au visage. Puis, tend la main vers le bâton blanc, encore intact, le soupèse longtemps dans sa main, en casse un tout petit bout, l'écrase entre le pouce et l'index et avec beaucoup de doigté, pour ne pas dire de tendresse, remplit minutieusement les endroits jusqu'ici vides. Enfin, il choisit le coin gauche, en bas de la feuille pour apposer PP, le signe d'achèvement de l'oeuvre.

— Je peux ?

Il esquisse un sourire.

La prof prend la feuille, la fixe sur le tableau noir. Le portrait représente un homme d'une quarantaine d'années. On ne distingue pas ses yeux. On les devine derrière deux taches d'une extrême blancheur, à faire peur. Pourtant personne n'a peur, pas même Pierre.